

"Le monde n'est qu'apparence, Dieu seul est réalité, Dieu seul est Amour!"

Souvent il est difficile de suivre ses développements, à travers les paroles énigmatiques, les termes ambigus, les allusions mystiques, compréhensibles aux seuls initiés, car "comment expliquer l'Ami à celui qui n'est pas avec l'Ami?"

Jalâl-od-Dîn, conscient de ces hautes difficultés les définissait:

Le Mathnawî est destiné à des gens au coeur clair, à l'âme embrasée, à ces enivrés du vin mystique. Pour comprendre la plénitude de ses mystères, la profondeur de ses allégories et les obscurités de ses lumières, il faut une foi intense et une acuité d'esprit. Mais finalement l'amour sera encore le meilleur guide. L'amour mystique est cette flamme qui, lorsqu'elle s'élève, brûle tout: Dieu seul reste. (1)

On a souvent cité l'épisode de Moïse et du Pasteur, où l'auteur semble enseigner que la façon d'exprimer le sentiment religieux n'a point d'importance, que le sentiment seul est tout: "Que peuvent me faire les mots? dit Dieu à Moïse, c'est un coeur brûlant qu'il me faut; embrase les coeurs d'amour, et ne prends garde ensuite ni à la pensée, ni à l'expression."

Dans un morceau d'apparence panthéiste, le poète s'identifie avec toute la nature: "Je suis poussière du soleil; je suis la lueur du matin; je suis le souffle du soir, etc."

Jalâl-od-Dîn possède les qualités les plus diverses: la variété et l'originalité de l'image, de l'élévation et le pittoresque, la science et la familiarité, le sentiment et la pensée; la composition du Mathnawî est sans doute très décousue; les histoires se suivent sans ordre; les exemples des réflexions, qui à leur tour, en suggèrent d'autres, en sorte que les récits sont souvent interrompus par de longues digressions; mais ce désordre semble un effet de l'élan lyrique qui entraîne comme par bonds la pensée du poète et, quand le lecteur s'y abandonne, il ne déplaît point. (2)

E. Browne a raison de dire (3): "His mystical Mathnawi deserves to rank amongst the great poems of all times."

Le Prologue du Mathnawî.

Après la disparition de Shams, Mawlawî a concentré son pouvoir spirituel pour former son disciple favori, Hosâm-od-Dîn Celebi, qui peu à peu prit la place de Shams-od-Dîn dans le coeur de Mawlawî. C'est lui qui

1 - Myriam Harry, *ibid.* p. 148-150.

2 - cf. l'Encycl. de l'Islam: Djalâl al-Dîn Rûmî.

3 - Browne, *A Literary History of Persia*, Vol. II, p.515.

tes dons, je ne possède rien: que te reste-il donc à trouver en mon sein? Que dois-je donc faire, ô croyants? Je ne me connais pas moi-même. Je ne suis ni chrétien, ni mazdéen, ni musulman, ni d'orient, ni d'occident, ni de la mer, ni de la terre, ni des cieux en rotation, ni des mines de la nature . . . Ma place est de n'en point avoir, mon signe est de n'en point montrer. Ne possédant âme ni corps, j'appartiens à l'Esprit suprême. Banissant la dualité, je n'ai plus vu qu'un univers. Lui! je le cherche et le connais; je le perçois et je l'appelle. Lui! c'est l'alpha, c'est l'oméga. Lui! l'évident et l'invisible. Je ne sais nul autre que lui, criant: "O lui! ô lui qui est". Le vin d'amour me rend ivre et j'oublie ce bas-monde et l'autre. L'extase et le ravissement, c'est là tout ce que je désire. Si je pus me passer de Toi, dans mon existence, un instant, je me repens d'avoir vécu depuis ce temps, depuis cette heure. Et s'il m'est donné quelque jour d'être un instant auprès de toi, j'aurai les mondes sous mes pieds; éperdument je danserai."

Le Mathnawî. - Le Mathnawî est un mélange des doctrines du soufisme combinées avec des paraboles, des allégories et des récits pseudo-historiques. Il est plein d'anecdotes, de symboles et de réflexions destinées à illustrer et à commenter la doctrine mystique.

Conçus sans plan, ni intention préconçus, inspirés par le mouvement du cœur et l'enthousiasme du moment, les plus beaux vers du Mathnawî jaillissent, presque à l'insu du poète, l'exaltation et l'enivrement du tourbillon sacré, lorsque son âme, désentravée du corps, l'emportait vers l'empyrée:

"Débarrassé de ma personnalité, je me promène
 Dans les extrêmes jouissances de la passion spirituelle".

Mais toute la vie du poète n'est-elle pas une promenade passionnée, une improvisation à double rimes?

Assis, debout, en marche, s'accordant à un tendre paysage, s'apitoyant sur une nichée de chiens, consolant un ruisseau souillé, au bain, chez le barbier pendant qu'on le massait ou qu'on lui posait des ventouses, son esprit transformait tout en rythmes, paraboles, souvenirs, anecdotes, commentaires coraniques, subtilités métaphysiques, secrets de l'au-delà, noyait tout dans un flot d'harmonie où soupirs et extases achèvent souvent le vers, ou font la liaison entre les paroles. Des milliers d'images étincelantes, des milliers de symboles voilés, tournent autour d'un petit nombre d'idées, semblable à une poignée de graines jetées au vent, qui disparaissent sous terre, renaissent avec plus d'éclat, s'épanouissent en gerbe de mélodie, aussitôt abandonnées par le poète, dont le génie fantaisiste reprend une autre métaphore, une autre sonate germée depuis longtemps au fond de son cœur, surgit soudain et chante l'éternelle vérité:

Je souhaite . . .

"Montre ton visage, car je souhaite voir en lui un jardin.
Ouvre tes lèvres, car je souhaite savourer du sucre.
Tu m'a dit par conqueterie: "Ne me fais plus de peine, va-t-en!"
Je souhaite que tu dises: "Ne me fais plus de peine."
Comme Jacob, je soupire et je souhaite voir le beau visage de Joseph.
Par Dieu, la ville sans toi me semble comme une prison;
Je souhaite me rendre à la montagne, au désert et être un errant.
Je suis désolé à cause de ces lâches compagnons,
Je souhaite accompagner le Lion de Dieu (1) et Rostam-e-Dastân. (2)
Mon âme est lasse de Pharaon et son injustice,
Je souhaite voir la lumière du visage de Moïse fils d'Amram.
Je suis plus éloquent que le rossignol, mais à cause de la jalousie du peuple,
Je souhaite entendre le tumulte et les cris des personnes ivres.
Je suis plus éloquent que le rossignol, mais à cause de la jalousie du peuple,
ma bouche est cousue;
Mais je souhaite parler haut.
Hier, le Shaikh, une lampe à la main, tournait autour de la ville,
Et disait: "Je suis ennuyé à cause des démons et des bêtes:
Je souhaite rencontrer l'Homme."
On lui dit: "Nous l'avons cherché, et on ne peut pas le trouver;
Le Shaikh répondit: "J'aspire à ce que l'on ne peut trouver!" (3)

(C'est une allusion à la recherche de Diogène rattachée aussi à Jonayd Baghdadi, le grand mystique).

Et maintenant un autre poème du Dîwân traduit par le professeur Henri Massé. (4)

"Parmi tout l'univers, mon seul élu, c'est toi! Permettras-tu que je m'assoie dans le chagrin? Tu tiens mon coeur, comme un calame dans ta main. C'est par toi que je suis dans la peine ou la joie. Hors de ce que tu veux, que pourrai-je vouloir? Si tu ne l'a montré, quoi donc saurais-je voir? De moi tu fais sortir ou l'épine ou la rose; ou bien j'arrache l'une, ou je respire l'autre. Au curier d'ici-bas, c'est toi qui tient mon coeur: qu'y suis-je donc? Que vaut ma haine ou mon amour? Toi qui fus tout d'abord, qui survivras à tout, rends ma fin préférable à mon commencement. Si tu te tiens caché, je suis un mécréant, mais si tu m'apparais, je redeviens croyant. En dehors de

1 - C. à d. 'Ali b. Abî-Taleb.

2 - Le héros des légendes iraniennes.

3 - Kollyât-e Shams, édition de Forûzânfar, vol.I. Téhéran 1336 H.s., p.255.

4 - H. Massé, Anthologie persane.

5) **Maktûbât.** - Maktûbât contient les lettres de Mawlawî adressées à différentes personnes. Le texte en a également été établi par Ahmed Ramzi et publié à Ankara en 1937.

6) **Mathnawî.** - Poème en six volumes, contenant 25632 vers. Ces vers sont toujours des distiques dont les hémistiches riment entre eux, appelées en persan **مشنوی** "Mathnawî" et en arabe **مزدوج** Muzdavaj. Le Mathnawî fut imprimé plusieurs fois en Iran et aux Indes. Mais la seule édition critique est celle qui a été donnée par l'iranisant anglais Reynold A. Nicholson, avec une traduction et des commentaires en anglais et des index. (Gibb Memorial Series).

Sa doctrine. C'est la doctrine mystique exprimée avec une ardeur passionnée.

De même que chez les autres écrivains traitant du Soufisme, on trouve dans les oeuvres de Mawlawî, beaucoup d'idées néoplatoniciennes; d'autres sont voisines de celles des mystiques chrétiens; quelques-unes ont un tour très hardi que la forme poétique fait excuser. Comme exemple de ces dernières on peut noter cette pensée, assez délicate en théodicée, que la mal même concourt à la glorification de Dieu, qu'il participe à sa perfection: un peintre qui veut représenter le laid est habile s'il le rend d'une façon hideuse. "Le lait dit: O Roi, créateur du laid! Tu es puissant aussi bien dans le laid qu'on méprise". (1)

Le Dîwân. Les oeuvres les plus importantes de Mawlawî sont le Dîwân et le **Mathnawî**, qui contiennent les doctrines du poète mystique.

Dans le Dîwân, les ghazals (poèmes lyriques et mystiques) de Jalâl-od-Dîn décrivent ses émotions et ses extases.

C'est après la disparition de Shams-od-Dîn 'Abrîzî, que Mawlânâ se livre à la danse mystique. Lorsqu'il tourne en orbes vertigineux, les vers jaillissent de son cœur, brûlants et enivrés, évoquant tous l'image de l'Ami, se terminant par son nom ensoleillé, apposé comme un sceau d'amour, comme un baiser mystique, en conclusion de chaque poème, au terme de chaque extase.

Ainsi prend naissance le Dîwân, son titre de gloire éternelle. Dans le rythme le plus aérien avec les plus étincelantes couleurs, passion humaine et tendresse s'embrassent si étroitement que selon le mot de Maurice Barrès "la même strophe damnera le pécheur et ravira le saint. (2).

Voici la traduction d'un des poèmes du Dîwân:

1 - cf. J'Encycle. de l'Islam: Djalâl al-Dîn Rûmî.

2 - Myriam Harry, Djalaleddine Roumi. 1947. p. 121.

hammad b.'Alî b.Malek-dâd Tabrîzî, désigné communément sous le nom de Shams-e-Tabrîzî. Celui-ci, au cours de ses pérégrinations, vint à Koniya en 642 H./1244-45. Il y vit Jalâl-od-Dîn, âgé alors de 35 ans, sur qui il exerça une influence considérable. Mawlawî reconnut ce qu'il devait à ce maître en lui dédiant une grande partie de ses oeuvres. A la suite de cette rencontre, il abandonna l'étude des sciences pour se vouer complètement à la mystique. Il fonda l'Ordre des Mawlawîs ou Derwiches danseurs (vulgairement "tourneurs"). Il donna, dans les cérémonies de cet ordre, une place considérable à la musique. Il mourut à Koniya en 672 H./1273.

Son tombeau se trouve dans le couvent qu'il a fondé.

L'ordre Mawlawîya avait toujours - jusqu' à l'établissement du nouveau régime - à sa tête un des descendants de Jalâl-od-Dîn qui résidait à Koniya; on l'appelait le "Celebi".

Ses oeuvres. 1) Le *Diwân*, souvent cité sous le titre de *Kolliyât-e Shams* attribué à Shams-e-Tabrîzî, le Maître de Mawlawî. Ce *diwân* contient à peu près 45 mille vers. On l'a imprimé aux Indes (Lucknow) en 1335 H./1917 et on a reimprimé cet ouvrage à Téhéran en 1336 H. Un recueil des morceaux choisis de ces poèmes a été publié par R.A. Nicholson. (1) Récemment le professeur Forûzânfar, de l'Université de Téhéran, a publié deux volumes de ce *diwân*, corrigé d'après 13 manuscrits se trouvant dans différents pays, et c'est la première édition critique de cette oeuvre.

2) **Robâ'iyât** (les quatrains). - Cette oeuvre a été imprimée à Istanbul en 1312 H.l., et contient 1659 quatrains ou 3317 vers. Une partie des quatrains est certainement de Jalâl-od-dîn, mais on peut douter de l'attribution du reste.

Le sens et le sujet de ces quatrains sont conformes aux autres oeuvres de Mawlânâ, mais en général les quatrains n'ont pas la même valeur que ces dernières (2).

3) **فيہ ما فيہ Fîhi mâ fih**. - Ouvrage en prose intitulé *Fîhi mâ fih* "Contenant ce qu'il contient", à savoir des traités mystiques en prose, qui sont comme des entretiens destinés aux adeptes. Ce livre a été publié aux Indes à l'Imprimerie A'zam Kada en 1928. Il a été publié une autre fois à Téhéran en 1334 H.l. L'édition critique de ce livre a été dernièrement publiée par le prof. Forûzânfar à Téhéran en 1330 H.s.

4) **Majâles-e Sab'a**. - Ce livre contient "Sept conférences" de Mawlawî. Le texte en a été établi par Ahmed Ramzi et édité à Ankara en 1355 H. l.

1 - R.A. Nicholson, *Selected poems from the Divan-i Shams-i Tabrizi*. Cambridge 1952.

2 - Forûzânfar, *Mawlânâ*, p.165.

Jalâl-od-Dîn Mawlawî et son Oeuvre

Conférence donnée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris (Sorbonne) en Mai 1958, par M. Mohammad MO'IN, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Téhéran.

Jalâl-od-Dîn Mohammad Balkhî Rûmî, connu sous les surnoms honorifiques de "Mawlânâ" et "Mawlawî", était le fils de Bahâ'-od-Dîn Valad Mahammad b. Hossein Khatîbî. Bahâ'-od-Dîn et son père étaient au nombre des grands savants de leur temps. Jalâl-od-Dîn naquit à Balkh en 604 de l'hégire (1207). Sa famille était alliée à la famille royale du Khwârazm. Malgré cela, le roi Alâ'-od-Dîn Mohammad Khwârazm-Shah (596-617 H./1199-220) étant jaloux de l'influence et du pouvoir spirituel de Bahâ'-od-Dîn l'obligea à quitter Balkh (1212). Jalâl-od-Dîn, alors âgé de 5 ans, accompagna son père. Ils allèrent à Nishâpûr et Jalâl-od-Dîn fut présenté au vieux poète mystique Farîd-od-Dîn'Attâr; celui-ci, selon la tradition, aurait pressenti sa grandeur et lui aurait donné son *Asrâr-Nâma* (Livre des Secrets). Bahâ'-od-Dîn continua à voyager, emmenant toujours le jeune Jalâl-od-Dîn, visita Bagdad, La Mekke, Damas, Malatya, Arzanjân, Larenda, et se fixa enfin à Konya vers 623-625 H. (1226-1227), où il trouva un protecteur en la personne du prince Seldjûkide 'Alâ'-od-Dîn Kaikobad. Il y fut nommé professeur. A sa mort, survenue en 628 (1230), Jalâl-od-dîn lui succéda dans sa chaire, et il ne quitta plus guère Konya que pour un court voyage.

Pendant cette période, Jalâl-od-Dîn fut un des disciples mystiques de Borhân-od-Dîn Mohaqeq Termadhî, et après sa mort en 628/1240-41, Mawlawî s'occupa de l'enseignement pendant cinq ans.

Le fait qui paraît avoir été capital dans sa vie intellectuelle et morale, est sa rencontre avec le grand Sûfî Shams-od-Dîn (Soleil de la Religion) Mo-

Par la suite, Tabas et sa région devinrent un des centres ismaéliens, que l'on désignait aussi sous le nom de Batinien. Il en était de même pour Tun et Gunabad etc

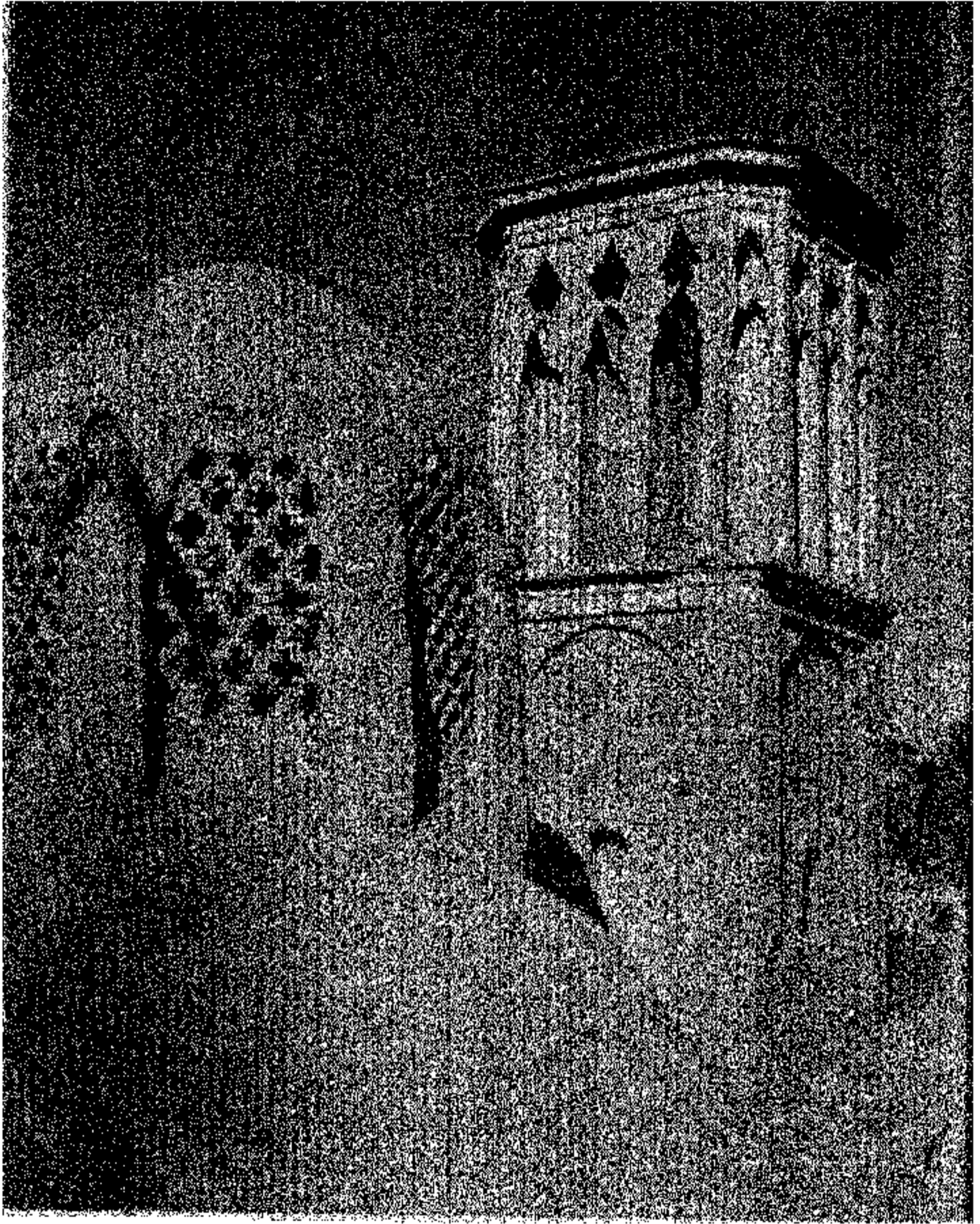
Selon Ibn al-Athir, Tabas fut reprise aux Ismaéliens en l'année 494 par un amir obéissant aux ordres et directives de Sandjar, le Saldjuk. A l'époque des Timurides nous la retrouvons sous l'obéissance de Hussain Baikara. Les Uzbeks attaquèrent Tabas et elle fut même dévastée par ces hommes durant le règne de Shah Abbas. La dynastie des Safavides régnant au seizième et jusqu'au premier quart du dix-huitième siècle de l'ère chrétienne, ayant fait du shiisme la religion de l'Etat iranien, ces princes firent construire de nombreux caravansérails afin de faciliter le pèlerinage à Mashhed. Des citernes nombreuses existaient déjà sur les différentes routes des caravanes, sillonnant les pistes de leurs petites coupoles.

Il faut attendre la fin du XVIII^{ème} siècle pour que Tabas trouvât de réels protecteurs et gouverneurs. La famille des Shaibani, de la tribu des Zangèui, habitait une région non éloignée de Tabas; ils s'installèrent à Tabas et s'y créèrent une principauté.

L'un d'entre eux, Hassan Khan, transforma la ville et fit un essai d'urbanisme surprenant à constater dans une région aussi reculée. Il entourra la ville d'une enceinte quadrilatérale fortifiée qu'il fit traverser par une avenue couverte, consacrée aux bazars. Devant l'entrée principale de cette avenue fut créée une place carrée où s'ouvraient d'importantes citernes et des bains. Une large avenue plantée d'arbres de chaque côté amenait et amène encore à un très beau jardin, le jardin Gulshan, planté d'arbres, principalement des palmiers et des orangers. Un grand bassin s'agrémentait de nombreux jets d'eau qui envoient le précieux liquide en hommage vers le ciel. Il faut connaître l'Orient, et principalement l'Asie Centrale, pour savoir ce que représente un jardin dans ces régions.

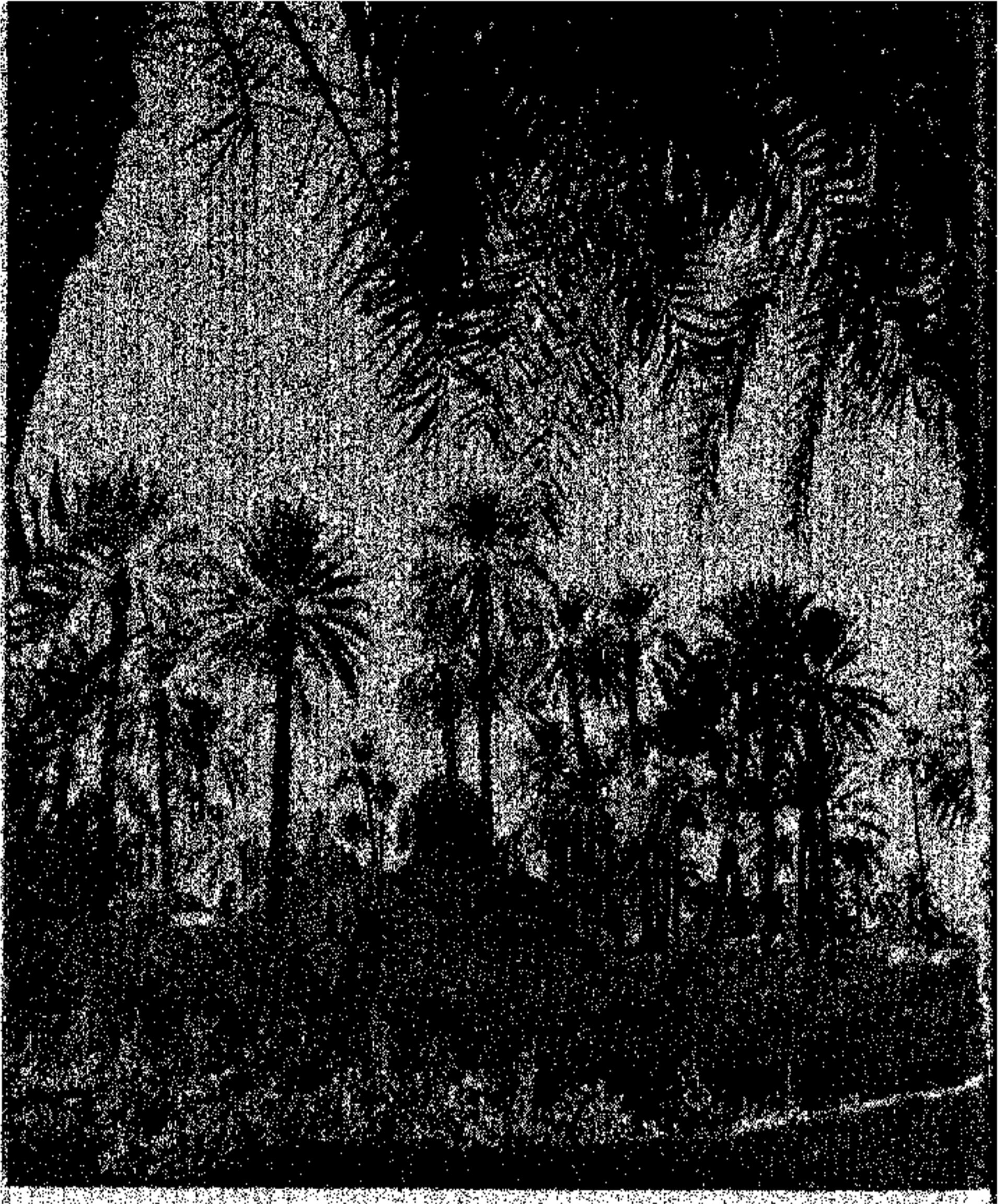
C'est à la fois un délassement pour l'esprit, une douceur pour l'âme, un repos pour le corps, un abri contre la chaleur accablante. Partout le désert miroite, le sable hostile guette le moment où les vents desséchants de l'Asie Centrale s'empareront du jardin, se jetteront en conquérants sur les cultures difficilement entretenues, les rendront de nouveau semblables au désert environnant. Mais pour quelques instants tout est paix, fraîcheur, douceur de vivre. Tabas, un jour de printemps, représente une image de la félicité.

Silencieuse, blanche, odorante du parfum de ses roses et de ses orangers, agréablement étonnée du bruit de ses eaux vives, elle oublie les difficultés des lendemains possibles pour jouir du moment, de l'heure qui s'écoule, et s'engourdit dans l'harmonie du chant de ses rossignols. Y. A. GODARD



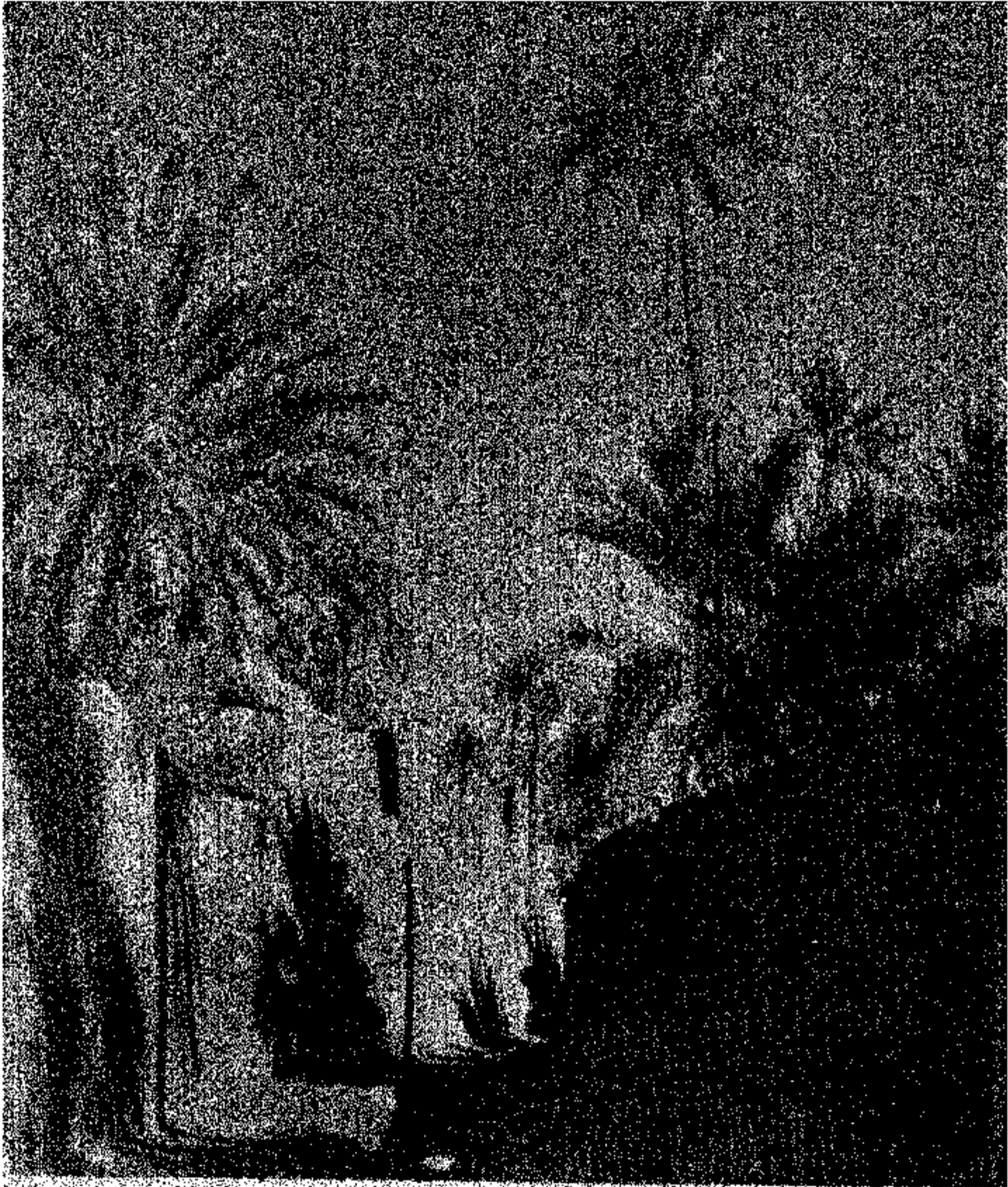
Un badguir de Tabas.

بادگیر طبس



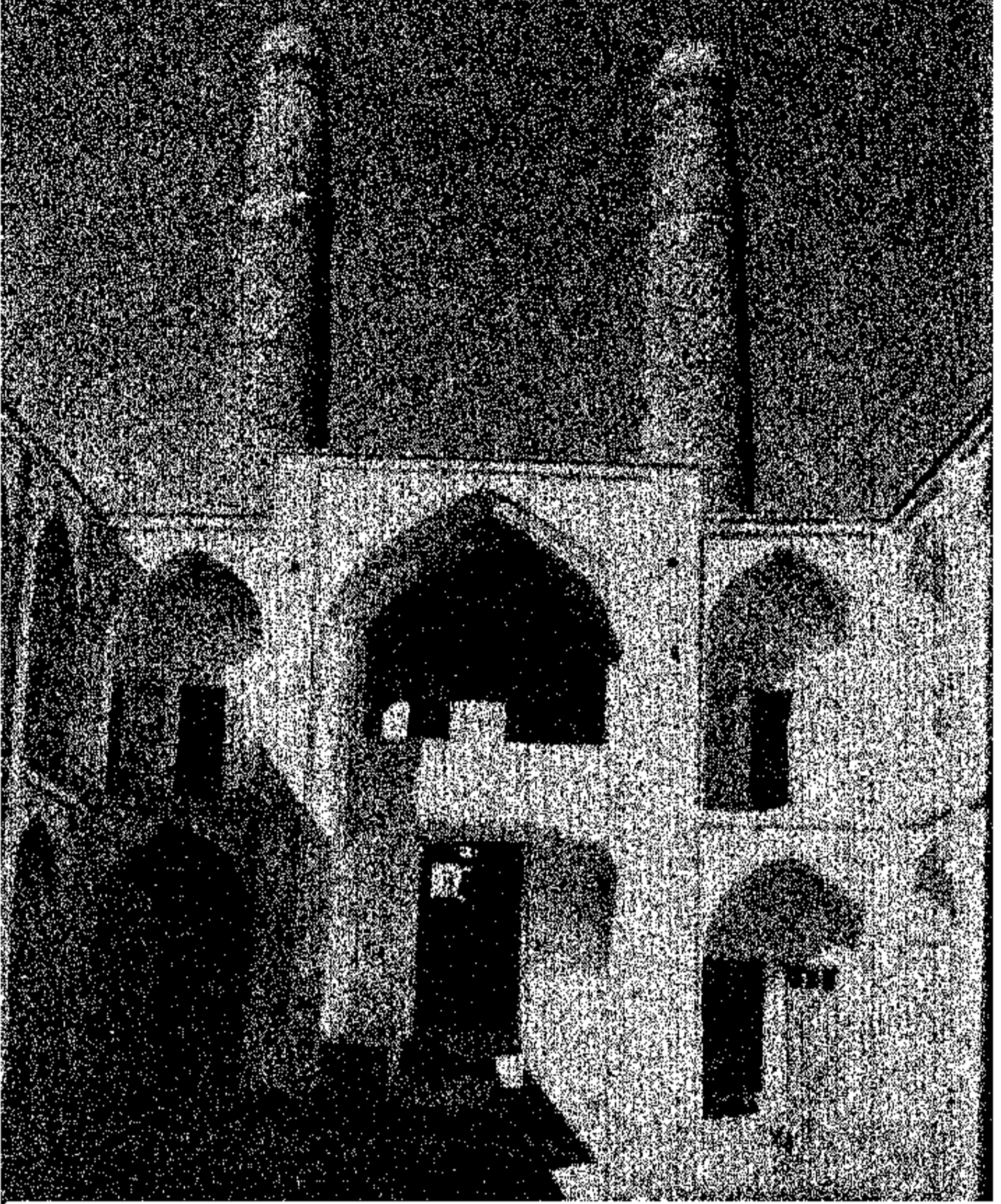
Les jardins de Tabas.

منظره باغات طبس



Une rue de Fabas.

بلد کوچک در فرانسه



La medressé de Tabas

مدرسه دوستانه طبس

Elle me parut ce qu'elle est, secrète, isolée dans ses déserts, une étonnante réussite, un don du ciel associé à l'industrie et au courage humains. Les eaux claires s'élançant, grâce à de beaux jets d'eau, au milieu de palmiers, d'orangers, arrosant en même temps des arbres dont les essences, bien connues des pays méditerranéens, m'apparurent comme un miracle.

Je vouai une grande reconnaissance sympathique et admirative à Hassan Khan, de la famille des Shaibani, qui, au début du dix-neuvième siècle, fit un effort d'urbanisme qui apparaît totalement inattendu pour l'époque et le lieu. Il est vrai que les aménagements d'Ispahan avaient déjà deux siècles d'âge, donc d'exemple. Je n'ai jamais eu le loisir de rechercher des renseignements sur cet Hassan Khan et quelles furent ses vertus en dehors de celles qu'il montra dans l'aménagement du plan général de Tabas, exécuté au début du dix-neuvième siècle. J'espère que les lecteurs de cette revue combleront cette lacune. Certaines revues et certains journaux français publient un «courrier des lecteurs», ceux-ci ajoutant souvent des détails instructifs, corrigeant des erreurs, collaborant à l'oeuvre commune: Mieux savoir, mieux connaître.

L'existence de Tabas, située au milieu du Lut, peut avoir apparue dans le passé comme problématique et incertaine. Cependant elle fut depuis les temps les plus lointains reliée au monde par des pistes de caravane venant de Kerman, Yazd, Ispahan Elle se composait à l'origine de deux villes, d'où est venue la forme du duel arabe employé pour la désigner: Tabassain De célèbres temples du feu y existaient à l'époque parthe. La Tabas actuelle a été fondée par Abd Allah, fils de Amr, sous le califat de Othman. Les géographes Istakhri et Mukaddasi en ont laissé des descriptions datant du quatrième siècle de l'Hégire.

Tabas, dit Istakhri, est une ville plus peuplée que Kain; ses maisons sont en terre, elle est fortifiée mais n'a pas de citadelle. Son climat est chaud, ses jardins produisent beaucoup de dattes, l'eau y est apportée par des canaux à ciel ouvert. Des bains chauds y étaient organisés et bien tenus. Ceci en 444 de l'Hégire, correspondant à 1052 de l'ère chrétienne.

Au moment de la conquête saldjukide, Tabas fut visitée par Nassir-é Khosrau, le célèbre voyageur et écrivain qui en laissa une description détaillée. Il y parle d'un amir s'appelant Guileki b. Mohammed. Selon l'écrivain, la paix et la sécurité régnaient dans la ville alors qu'à l'époque précédente, celle des Princes de la dynastie des Bouyides, il y avait eu dans cette région des désordres causés par les brigandages de tribus qui détroussaient les voyageurs. Grâce à l'excellence de la police de l'Amir Guileki, il ne se commet à Tabas ni vol, ni assassinat, Nassir-é Khosrau, ajoute: «Je n'ai vu la justice observée dans aucun pays arabe mieux qu'à Tabas.»

Tabas

Tabas, dénommée aussi Gulshan, fait partie de la province du Khorassan. Les Arabes l'ont pendant longtemps appelée "la porte du Khorassan" parce que, sous le règne du calife Othman, les Musulmans s'en emparèrent avant d'entrer dans cette contrée.

Pour qui y arrive, ayant traversé le Lut, ce désert cruel et sombre, Tabas paraît idéalement fraîche, reposante et accueillante, qui l'ayant habitée quelques jours, doit s'en éloigner, songeant au long parcours de près de quatre cents kilomètres qui la sépare de Yazd, a grande peine à la quitter; le charme que dégage le séjour de Tabas est d'autant plus sensible qu'il est inattendu. Pour ma part, c'est ainsi que je le perçus, n'ayant sur Tabas que les quelques renseignements historiques glanés ici ou là, et que ce petit article fera connaître au lecteur de cette revue.

L'amour et l'enthousiasme sont parfois nuisibles à la cause servie. Peu avant l'époque atomique, Tabas fut visitée par un érudit et artiste qui en devint si enthousiaste que, par la suite, il ne put s'empêcher d'en parler d'une manière que j'oserai qualifier de dithyrambique; il voulut communiquer son goût à des voyageurs en mal de nouveautés qui en revinrent souvent quelque peu déçus. La piste a été aménagée, le parcours se fait aisément en quatorze heures. Lorsque je le fis pour ma part, ce voyage avait tout le caractère d'une expédition. Il est vrai qu'il y a vingt cinq années d'écoulées; on devait coucher deux fois en cours de route dans des logis précaires. L'arrivée à Tabas, le passage de la porte du Khorassan, avait donc un attrait tout particulier car il terminait une épreuve dont les données étaient encore problématiques.

Je trouvai Tabas délicieuse, ses jardins, un rêve; je la découvrais.



Le jardin «Golchan» à Tabas.

باغ گلشن طبس